

La détresse et la douleur

L'hôpital de la Pitié-Salpêtrière a accueilli le plus de victimes après les attentats qui ont provoqué la mort de 129 personnes et en ont blessé 352 autres dont 99 sont en « urgence absolue ».

Reportage

Les deux garçons sont sortis de l'hôpital la tête basse, les épaules lourdes. Leurs vingt ans sont blêmes et tremblent. Ils respirent un bon coup comme pour reprendre leur souffle. Sautillent sur place. Avant de se jeter dans les bras l'un de l'autre. Ils se tiennent serrés. Longuement, dans la nuit qui tombe. Sous l'œil des caméras. Personne n'ose interrompre cette scène qui serre la gorge et plonge dans le silence. Ont-ils retrouvé une amie, un ami blessé avec qui ils avaient démarré la soirée de vendredi, avant le carnage ? Quelqu'un leur pose la question. Leurs regards embués sont une réponse. Ils ne peuvent plus parler. Et s'engouffrent dans la station de métro Saint-Marcel au pied de l'hôpital.

« Je veux donner mon sang »

Denise n'a pas résisté au choc émotionnel de la scène. Les larmes coulent sur ses joues. Elle est avec une de ses filles, Mathilde, 19 ans, élève infirmière : « C'est à Salpé qu'il y a apparemment le plus de blessés. On voulait savoir s'ils avaient besoin de quelque chose. Je suis prête à donner mon sang. Je ne l'ai pas fait depuis des années. Là, il le faut. »

À l'entrée, les agents de sécurité en chasuble orange lui conseillent de re-



Devant la Salpêtrière, des Parisiens viennent à la recherche de proches.

venir lundi. « Pour l'instant, lui expliquent-ils, il y en a assez. » Une bonne partie de la nuit de vendredi, Denise a tremblé d'apprendre que des amies de son autre fille, Audrey, en ce moment à Londres, pouvaient avoir été tuées ou blessées. « Le XI^e arrondissement, c'est leur QG, c'est le quartier général des jeunes. Heureusement très vite, Facebook nous a rassurés ». Elle essuie ses larmes, lâche dans un mince filet de voix : « Des salopards ! De vrais salopards ! »

Delphine démarre à « Salpé » un angouissant tour des hôpitaux parisiens.

Depuis la veille, la jeune femme n'a plus de nouvelles de sa belle-sœur. Elle lance un appel. C'est une bouteille à la mer. Les télés ont fondu sur Delphine. « Il y avait des gens avec elle. Qu'est-ce qu'elle est devenue ? » A la Salpêtrière, on lui a parlé d'une personne qui correspondait à la description qu'elle en faisait. L'espoir a été déçu.

« Où est mon fils ? »

Un peu plus tôt dans la journée, c'est une mère qui est passée, à la recherche de son fils. Des hôpitaux pa-

risiens mobilisés, Bichat, Pitié-Salpêtrière... La Salpêtrière est celui qui accueille le plus de blessés. Dans la nuit de vendredi, le ballet des ambulances n'a pas cessé. Combien sont-ils dans l'hôpital dont l'accès est interdit aux journalistes ? Une quarantaine, dit cette femme. Bien plus, corrige un des agents de sécurité. « **Bien plus !** » Dans la nuit fraîche qui descend sur la ville, l'hôpital reste muet. Les entrées sont scrupuleusement contrôlées, les sacs fouillés, les identités détaillées... « **Il en est passé du monde depuis ce matin, souffle le même agent de sécurité, les gens nous disent tout de suite qui elles viennent voir, un ami qui était hier à Bataclan ou au Stade de France** ». Mais peu ont le cœur à dire leur détresse et leur chagrin.

À une dizaine de minutes de minutes à pied de la Salpêtrière, il y a une grande bâtisse de briques rouges, c'est l'Institut médico-légal où sont déposés les corps des victimes.

Toute la journée d'hier, les familles se sont succédé pour reconnaître un proche tombé vendredi sous les balles et les explosifs des terroristes. Le silence et la douleur indicible. Après le fracas et l'horreur.

Marc PENNEC.

80 % des personnes vivent sans séquelle

Trois questions à...

Martine*, psychologue, membre d'une association agréée de sécurité civile.

Comment s'est déroulée votre intervention ?

J'ai reçu un SMS me demandant de rejoindre mon unité d'intervention. J'ai été envoyé à la mairie du XI^e arrondissement pour travailler dans une « cellule d'aide aux impliqués ». Nous avons accueilli environ 250 exotages du Bataclan qui n'étaient pas blessés mais très choqués. La plupart n'avaient plus rien, plus de papiers d'identité, plus de téléphone. J'ai été aussi amenée à écouter des secouristes traumatisés. Rien que dans mon unité, trois ne vont vraiment pas bien.

Comment se passe une prise en charge psychologique à chaud ?

Nous leur avons déjà donné une boisson chaude, des gâteaux. Nous leur avons communiqué les informations à notre disposition pour qu'ils sachent ce qui venait de se passer à Paris. Nous les avons aussi aidés à joindre un proche pour rassurer leur famille. Le plus dur, c'était les cas où des familles ou des groupes d'amis avaient été séparés. Et ils ne savaient pas ce que l'un d'entre eux était devenu, s'il était vivant ou mort.

Pour ce qui concerne le débriefing psychologique, il s'agit de faire raconter à chaud l'expérience traumatique, suivant un protocole précis. On s'intéresse à six points en particuliers : raconter les faits, les pensées au moment du choc, le ressenti, les symptômes que la personne peut présenter, par exemple des crises de larme ou un état de sidération, les besoins de la personne et, enfin, à sa prise en charge ultérieure. Dans ce cas précis, nous donnions le numéro de la cellule d'écoute psychologique ouverte par la préfecture. La cellule d'urgence médico-psychologique (CUMP) est arrivée aussi pour prendre en charge les cas les plus graves.

Comment vivre après un tel traumatisme ?

80 % des personnes vivent sans séquelle. Cet événement dramatique fera partie de leur vie et sera intégré. Mais 20 % présenteront un choc post-traumatique plus ou moins important. Cela se traduit par le souvenir de la scène qui revient en permanence, des cauchemars, une incompréhension avec ses proches qui n'ont pas vécu l'événement. Une prise en charge adaptée peut aider à traverser ce traumatisme.

Jacques DUPLESSY.

* Le prénom a été changé à la demande de l'intéressée.

Bertrand Galichon, urgentiste à Lariboisière



Les gens se sont précipités pour donner leur sang. Ici rue de Châteaudun.

Entre guillemets

« Je ne travaillais pas vendredi soir. Mais dans le cadre du plan Blanc, j'ai été rappelé par mon hôpital. Quand je suis arrivé vers 23 h 15, les collègues qui avaient accueilli les premiers blessés du restaurant Le Petit-Cambodge étaient contents de voir débarquer des renforts, car c'était très dur. On a évacué tous les malades dont l'état le permettait du service de réanimation et de la salle de réveil pour accueillir les victimes des attentats. Nous avons reçu une trentaine de blessés, les derniers à 3 h 30 après l'assaut donné au Bataclan. Cela allait de blessés assez légers à d'autres très graves. Je pense qu'un ou deux sont maintenant décédés. Les cinq blocs chirurgicaux ont

tourné toute la nuit. L'ambiance était grave. On avait du mal à apprécier la situation à l'extérieur. Quand on est aux urgences, on est comme dans un bocal. On ne sait pas ce qui se passe dehors. Parfois on nous balançait des chiffres loufoques sur le nombre de victimes. On ne savait pas trop à quoi s'attendre. Il y a eu vraiment une mobilisation exceptionnelle : des personnels sont revenus spontanément, tout comme des jeunes retraités médecins et infirmières de Lariboisière. Les cadres administratifs étaient là, tout comme les chefs de service. La prise en charge a bien fonctionné. Maintenant je suis parti me reposer. Pas trop loin de Paris, au cas où... »

J. D.